

Le piano de la morue

Le piano de La Morue

« *L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven :* »

« *Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs...* »

Je replis rapidement le quotidien, pose un billet de dix euro sur le comptoir pour payer mon café, et me dirige sans un mot vers la sortie.

« Et votre monnaie ! » s'exclame le patron dans mon dos.

La porte claque bruyamment lorsque mon pied effleure le trottoir.

Je me suis toujours refusé à ce voyeurisme presque naturel de tout un chacun qui fait que la majorité des humains est attirée par le moindre fait divers. Accident de vélo, piéton renversé, incendie, meurtre... La plus petite rumeur de chien écrasé rend le quidam curieux comme un chaton et le voit se précipiter sur le lieu de l'incident. La foule s'agglutine dans un cercle restreint et chacun y va de son commentaire, de son hypothèse, celui-ci se transformant en procureur, celle-là en avocat de la défense.

Pour ma part j'évitais soigneusement de me retrouver sur les lieux d'un fait divers, quitte à m'en écarter de plusieurs centaines de mètres.

Pourtant ces quelques lignes lues par hasard me hantent. Je n'ai que survolé l'article, mais les mots me reviennent tous les uns après les autres, malgré mon manque de mémoire avérée.

Mes années passées sur les bancs de l'école ont été pour moi des années de galère, en particulier en récitation. Je restais des heures entières le nez sur mes textes et étais incapable d'en sortir un complet le jour venu. Voir mes amis capables de réciter des blagues, des poèmes, de chanter de tête des dizaines de chansons, me laisse admiratif. Moi, je n'en connais pas une entière. De même je suis incapable de sortir la moindre blague.

Je ne comprends pas pourquoi ces quelques lignes se sont gravées dans un coin de mon cerveau sans que je n'ai fait le moindre effort, sans même y avoir pensé.

Tous les mots s'entrechoquent, tournent dans tous les sens : « piano à queue », « Steinway », « Plogoff », « Lande rase balayée par le vent », « Bretagne »...

Je marche lentement, droit devant, le regard fixe mais ne voyant rien, obnubilé par ces quelques lignes lues rapidement au coin d'un comptoir. Je n'entends plus rien, ne ressens plus rien. Seule la certitude de connaître ce piano, de l'avoir déjà vu m'obsède.

Le cri qui retenti et le crissement des pneus sur le bitume me tirent de ma torpeur.

J'ai un moment d'absence.

Je réalise qu'une camionnette blanche vient de stopper à moins d'un centimètre de mon corps. Son chauffeur, blanc de peur, en sort affolé.

Il hurle : « Vous ne pouvez pas faire... Mais c'est Gilbert ! Qu'est-ce que tu fous, vieux ? Tu t'es shooté ou t'as bu ? »

Mon vieil ami d'enfance, Etienne, disparu depuis plusieurs années, a failli m'écraser.

Je reprends mes esprits, sors de ma léthargie, et le regarde, béat.

« Ils ont retrouvé le piano », lui dis-je. « Il faut y aller ».

Alors que les klaxons commencent à retentir, Etienne me regarde maintenant d'une drôle de manière.

Le piano de la morue

« Viens, on va boire un café » me dit-il en me faisant monter dans le trafic.

Au comptoir, j'attrape le journal et l'ouvre directement à la page 12, celle de l'Article.

« Regarde, ils l'ont retrouvé ».

Etienne, après avoir commandé deux cafés, me demande si tout va bien, ce que je deviens...

« Mais tu ne comprends pas ! »

Je viens de crier.

« Ils l'ont retrouvé, c'est lui je te dis ! »

« Ecoute, Gilbert, tu sembles fatigué. Tu vas me raconter tout ça tranquillement ».

Il essaie de rester calme. Cela m'énerve encore plus. J'insiste en lui mettant le journal sous le nez.

« Le piano, le Steinway, tu ne t'en souviens pas ? Fais un effort, rappelle toi ! La prof qui nous faisait faire des gammes, à Plogoff ».

Etienne vient de changer de tête. Son visage s'assombrit. Il ouvre la bouche pour parler, mais ses mots ont du mal à sortir maintenant.

« Le piano... Le Steinway... Oui, bien sûr, je me rappelle. Comment peut-on oublier une peste pareille. On l'appelait la Morue, la femme du maire ».

Je réplique, enfin soulagé :

« Oui, oui, la Morue. Elle nous donnait des coups de baguette sur les doigts quand on se trompait. Souviens toi qu'un jour elle t'avait même enfermé dans un placard parce que tu avais si mal aux doigts que tu n'arrivais plus à effleurer les touches »

Il commence à rigoler, maintenant :

« Et le jour où on a séché le cours, tu te souviens ? On s'était posté en face de chez elle, avec des jumelles. Elle est sortie furibonde au bout de dix minutes, sous la pluie, et est partie chez toi. Tu habitais trois portes plus loin. Lorsque ta mère lui a ouvert, elle a commencé à gesticuler et à se trémousser dans tous les sens. On l'entendait hurler de notre planque ».

Rassuré, je peux maintenant lui expliquer mon ressenti à la lecture de cet article.

« Regarde la photo. Ce ne peut être que son piano. Sur le côté, j'avais gravé un petit diable minuscule. Elle ne s'en est aperçue que trois mois après. Elle avait encore piqué une crise. Regarde bien, on le devine, là »

Il rigole de plus belle.

« D'accord, c'est peut-être son piano, mais pourquoi te mettre dans un état pareil ? Cette histoire date de plus de quarante ans. Elle doit être morte depuis longtemps, la Morue »

Je reprends ma tête des mauvais jours. Je le regarde quelques secondes avant de répondre.

« Mais ce piano, tu ne te rappelles pas ? Il a brûlé. Le jour où elle a eu un malaise. Elle fut emmenée à l'hôpital en ambulance ».

Lui aussi change de tête.

« C'est pourtant vrai. L'âtre était tout proche. On avait éparpillé quelques braises jusqu'au piano, et en en posant trois ou quatre au pieds, celui-ci avait commencé à brûler ».

Du haut de nos neuf ans, on ne pensait pas aux dégâts que notre petite vétille allait causer. Le piano commençait à brûler, mais le plancher fumait lui aussi. Après avoir jeté deux verres d'eau sur les braises, il fallait se rendre à l'évidence : il devenait impossible d'éteindre l'incendie. D'autant que le rideau au dessus du piano brûlait maintenant.

En hurlant, on était sorti de la maison. On entendait déjà les pompiers tourner au coin de la rue. La fumée s'échappait par la fenêtre entrouverte et les passants les avaient immédiatement alertés.

Le piano de la morue

Etienne et moi avons essayé de convaincre nos parents et les gendarmes que nous y étions pour rien, que la braise avait sauté de la cheminée, qu'un courant d'air...

Ce jour là, la seule gifle que me donna mon père durant toute mon enfance fut proportionnelle à la bêtise que nous avons commise. La maison fut presque entièrement détruite, et lorsque la Morue sortie de l'hôpital, quinze jours plus tard, elle fut tellement traumatisée que son mari décida, en accord avec les médecins, de l'interner. Il faut dire que cela faisait longtemps qu'ils ne vivaient plus ensemble.

Heureusement pour nos parents, les assurances prirent en charge tous les frais. Aucune plainte ne fut déposée. Cependant, le maire nous imposa de nettoyer les rues devant les maisons des personnes âgées pendant un an, chaque jeudi et chaque samedi.

Le piano n'avait bien sûr pas résisté à l'incendie.

Alors comment pouvait-il se retrouver là, quarante ans plus tard, sur une falaise ? On avait vu, ensemble les débris partir dans la benne, heureux de ne plus avoir à revenir dans cette maison, et heureux surtout de ne plus prendre de cours de piano. Seuls quelques touches et le cadre en fonte avaient résisté. Le bois du meuble avait entièrement brûlé.

J'essaie maintenant de convaincre Etienne :

« Il faut que nous nous rendions sur place, lui dis-je. Il faut savoir ce qu'il en est »

Il me regarde avec le même air que lorsque je lui ai montré l'article.

« Je ne peux pas partir, des clients m'attendent » me rétorque-t-il, manifestement déçu. « Et c'est à plus de six cents kilomètres, ils l'auront enlevé avant notre arrivée ».

Je réalise que moi aussi j'ai des rendez-vous, que je dois signer l'achat de la maison le lendemain, que mes enfants doivent passer la semaine de vacances chez moi, que... qu'importe ! Rien n'est plus important que cette affaire. Je dois savoir comment ce piano, brûlé entièrement, peut se trouver après tant d'années sur une falaise, et manifestement en bon état. Je vais décommander tous mes rendez-vous, appeler mon ex femme pour lui expliquer qu'un empêchement de dernière minute me contraint de ne pas prendre les gosses, et je file par le premier train.

Etienne essaie de me convaincre de l'absurdité de la situation, du souci que cela m'apportera, des frais à engager... Rien n'y fait, je suis décidé.

« Je suis désolé mon vieux, se lamente-t-il, apparemment sincère. Je ne peux vraiment pas t'accompagner »

Je me retrouve seul dans la rue, marchant comme tout à l'heure, tel un zombi. Sans m'en rendre compte je prends la direction de la gare Montparnasse.

J'entre dans la salle des pas perdus à 14h45. Le tableau d'affichage annonce un départ pour Quimper à 15h08.

Je n'ai aucun bagage. Est-ce raisonnable ? Mes pas m'ont guidé jusqu'ici. Je ne ferai pas demi-tour. Je me rends à la voie 5 et me présente au contrôleur pour lui dire que je n'ai pas de billet.

« Placez-vous voiture 3, place 48, m'enjoint-il. Je passerai vous voir après le départ »

Bien installé au fond de mon siège, je souffle enfin et essaie de remettre mes idées en place. De nombreux souvenirs d'enfance tournent devant mes yeux. Je m'assoupie, bercé par le ronronnement de la climatisation.

Le piano de la morue

« Monsieur, Monsieur ! »

Une voix que je connais bien vient de me réveiller.

J'ouvre péniblement les yeux et dans le flou qui laisse passer la lumière je crois reconnaître... la Morue !

Ce n'est pas vrai, elle ne peut être vivante, là devant moi ! Elle serait trop vieille. Et pourquoi serait-elle là ?

La femme que je commence à apercevoir paraît jeune, moins de trente ans

« Excusez-moi, monsieur, c'est pour le contrôle des billets »

Sa douce voix se veut rassurante.

Je la regarde, ébahi.

Non, elle ne ressemble pas du tout à la sorcière de mon enfance. Elle m'apprend que nous venons de passer le Mans. Je règle le billet avec ma carte bancaire.

Cette histoire m'a vraiment fatigué et dépité. Je pense à l'aventure que je suis en train de vivre, à cette décision prise sur un coup de tête, à mon histoire irréaliste. J'ai du rêver, ou confondre le piano. Je ressasse les paroles d'Etienne essayant de me convaincre de l'impossibilité de retrouver un piano entièrement brûlé depuis plus de quarante ans.

Mes yeux s'embrument et je m'assoupie à nouveau.

Rennes.

La voix monocorde préenregistrée vient de nous annoncer que nous entrons en gare de Rennes.

Si je descendais ? Si je retournais à Paris ? Cette histoire me chagrine, mais je me rends compte que ce n'est qu'un hasard, que tout cela n'a aucun rapport avec le piano de ma jeunesse. Le train ralenti, aborde le quai. Je vais descendre et prendre le premier train pour rejoindre la capitale. Puis j'oublierai cette drôle d'histoire et la vie reprendra son cours. Eventuellement aux prochaines vacances je passerai quelques jours à Plogoff, car tout cela m'a donné envie de revoir le Cap.

Le train va s'arrêter. Les gens s'agglutinent dans le couloir. Moi, enfoncé dans mon siège, je regarde défiler les personnes debout sur le quai.

« Ce n'est pas vrai ! »

Je n'ai pu m'empêcher de crier. Le train s'arrête. Je viens d'apercevoir le visage de la morue ! Je sais que c'est impossible ! Pourtant c'était bien elle !

Tous les regards sont tournés vers moi. Je me lève d'un bond, essaie de passer. Mais je suis contraint d'attendre. La file est compacte et personne ne semble décidé à me laisser passer.

Je scrute le quai à travers la fenêtre. Je ne la vois plus.

Je me raisonne. Cette histoire de piano me fait tourner la tête. J'ai rêvé. J'atteints enfin la porte et descends sur le quai. Perché sur la pointe des pieds, j'essaie de retrouver la personne qui ressemble à la prof. Impossible... La foule agglutinée m'empêche de discerner les visages.

L'annonce du départ du TGV me rappelle qu'il faut prendre une décision. Je ne réfléchis pas plus et saute dans le train avant que la porte ne se referme.

Alors que le quai commence à défiler, j'aperçois de nouveau la femme au visage connu. Je me raisonne une fois de plus. Ce n'est vraiment pas possible !

Le reste du voyage se passe sans problème, si ce n'est que je rumine mon aventure jusqu'à Quimper.

Le piano de la morue

Quimper.

Le TGV vient de stopper. Je descends tranquillement, concentré sur mon histoire.

Depuis au moins dix ans je ne suis pas revenu en Bretagne. L'horloge de la gare indique 19h55.

Il est trop tard pour me rendre dans le Cap. Je vais profiter de la nuit pour me reposer. Demain je serai peut-être plus en forme et mes neurones se seront remis en ordre de marche.

Je traverse les pas perdus, m'approche de la porte de sortie. De l'autre côté de la rue, l'hôtel Le Derby me semble assez agréable pour passer la nuit. Je me dirige vers le passage piéton, toujours perdu dans mes pensées.

Près de la porte de l'hôtel, une femme se retourne. Une fois de plus je n'en crois pas mes yeux !

C'est encore elle !

La sorcière ! La Morue !

Décidé à ne pas la laisser filer, je m'engage en courant sur le passage. Le feu est au vert.

Cris, crissements de pneus, choc...

« Gilbert ! Gilbert ! ».

La voix chaleureuse d'Etienne me tire de ma léthargie.

« Gilbert, enfin tu te réveilles ! Tu m'as fait une sacrée peur, mon vieux »

Je devine Etienne au travers d'un flou artistique. J'essaie d'ouvrir un peu plus les yeux, mais ils refusent de m'obéir.

« Ne t'inquiète pas, ça va aller » me rassure Etienne. « Tu as eu un gros choc, mais tu n'as rien de grave »

J'essaie de bouger un bras. Impossible, ils sont tous les deux dans le plâtre.

« Tu as dormi deux jours, continue mon ami d'enfance. Les docteurs ont du te mettre en coma artificiel pour opérer ta hanche »

Je réalise que je suis dans une chambre d'hôpital !

J'arrive péniblement à sortir quelques mots

« Que s'est-il passé ? Qu'est-ce que je fais là ? Où on est ? »

Etienne me raconte mon choc avec une camionnette, au sortir d'un bar, à Paris. On avait rendez-vous à 15h à la gare Montparnasse, car il arrivait de Plogoff. Ne me voyant pas, il a décidé d'appeler sur mon portable. Une infirmière a répondu et lui a expliqué l'accident.

« Depuis deux jours je te veille. Complètement endormi, tu me racontais par bribes des histoires de La Morue, du piano, de l'incendie. Tu délirais en criant parfois son nom. On peut dire que tu m'as fait une belle peur »

La voix de mon ami se veut maintenant plus rassurante. Il me montre l'article du « Parisien », qui relate mon accident.

Je parcours difficilement les lignes.

Mon regard se dirige vers un autre article, plus petit, situé au bas de la page :

« Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin... »

Je replonge aussitôt dans les bras de Morphée.